

Danseuse exceptionnelle 2017

Marthe Krummenacher

« **Feel, don't think** »

Est-il possible de dire ce qui anime profondément votre désir de danser ?

Dans mon souvenir le plus lointain, je suis assise devant la télévision et je regarde une fille voler dans les airs. À la maison ma maman dansait pour le plaisir et c'est peut-être la raison pour laquelle ce jour-là il y avait de la danse sur le petit écran. Un ballet ou un opéra, je ne me souviens plus. Une jeune femme en porté était enlevée par des messieurs jusqu'à effleurer le ciel et pour la petite fille de cinq ou six ans que j'étais alors ce mouvement fut incroyable. Il était si gracieux, si léger et si intense à la fois, que je ne l'ai jamais oublié. Je crois que j'ai depuis intimement gardé de la danse l'idée qu'elle aurait toujours la force de cet envol.

Le mouvement – au sens de movere, mouvoir, déplacer son corps – fut dès lors toujours présent en votre vie ?

D'une certaine façon, oui. De Détroit, ma ville de naissance, je ne garde pas de souvenirs car je l'ai quittée à mes trois mois pour le Nicaragua. Mes parents travaillaient pour le C.I.C.R. et la mobilité, l'ailleurs, le mélange des cultures est rapidement devenu mon monde. Et durant mes seize premières années j'ai touché à tous les sports avec aisance. C'était comme une évidence, toutes les disciplines que j'entamais me plaisaient ne me posaient pas de difficultés. Je passais du ski au patinage à la danse sans trop me poser de questions. Mais je pense que cette image de la jeune femme en vol avait laissé une trace quelque part, une empreinte plus importante que tout, car c'est finalement la danse que j'ai choisie.

Vous rejoignez alors La Haye à dix-neuf ans pour entamer une aventure de trois ans auprès du NDT2, sous la direction de Jiří Kylián. Que reprenez-vous de cette première expérience ?

Ce fut ma première maison, après la maison familiale. Cela compte beaucoup. Nous n'étions que quatorze dans la compagnie, donc nous avons très vite la responsabilité de rôles de solistes. J'y ai appris combien le rapport à l'autre, sur un plateau, dévoile et enrichit notre rapport au monde.

Puis c'est l'entrée dans la compagnie de William Forsythe. Vous dites de cette expérience qu'elle fut plus dure, plus radicale.

Je dirais surtout qu'elle fut plus « trash ». Il fallait être une artiste au complet avec une énorme exigence physique doublée d'une conception philosophique et politique de la danse très soutenue. Après quatre ans j'étais nourrie à ras bord mais j'avais envie d'autres expériences et de racines personnelles... Je suis partie, riche de tout ce que j'avais reçu avec une intensité indescriptible.

À vingt-six ans vous pensez alors tout arrêter et vous vous intéressez à la botanique. Pourquoi ?

Je ne sais pas. Je crois que j'avais besoin de me retrouver. Tous les matins durant des mois je me suis levée tôt et je partais avec mes jumelles observer les oiseaux, les forêts. J'aimais être au milieu de la nature. La danse est revenue comme une soif souterraine mais le concret de l'observation minutieuse de ce monde m'avait fait du bien et si aujourd'hui la danse est de nouveau totalement ma vie je n'ai pas oublié mon attachement à la terre et cette période d'observation où j'apprenais du vol d'un oiseau ce que pouvait être le rythme.

Vous multipliez ensuite les collaborations, vous entremêlant à des univers différents du vôtre, comme pour continuer de bousculer votre trajectoire...

Le plus souvent je quête non pas des danses, mais ce qui travaille les danses, ce qui les anime. Danser pour un.e autre peut parfois avoir une dimension purement alimentaire, un danseur ou une danseuse dépendant des projets qui l'appellent, mais c'est surtout en effet la découverte d'un déplacement artistique et d'un rapport humain qui m'intéresse, en mettant la notion de qualité de rapports humains au haut de l'échelle. Ça, c'est un point sur lequel je ne transige plus. La dureté du monde de la danse, je l'ai connue, je n'en veux plus. La qualité de la relation à l'autre m'est prioritaire parce que la qualité d'une danse dépend profondément de la qualité de notre engagement avec les autres, de notre rapport à eux. Sinon, elle est un mensonge.

Sur scène votre danse est celle d'une danseuse d'exception dans la définition exacte de ce mot : qui ne semble soumise à aucune règle, aucune loi commune. Vous voir évoluer sur un plateau, c'est être témoin de ce quelque chose en plus, un langage physique doté d'une sensibilité singulière. Vous avez une façon à vous non de danser mais d'être pleinement en possession de cet instant hors du temps qu'est le temps de la danse. Le mot est un peu un raccourci mais comment qualifieriez-vous votre « style » ?

S'il faut parler de « style » alors je préfère parler d'un style en simplicité où le corps est en présence, en pensées, ou plutôt : où le corps semble en accord avec la pensée. Quelque chose de suspendu, de fragile et de solide, qui serait l'expression d'une énergie intime autant que d'une expérience. Je ne m'exprime jamais aussi bien que dans des duos, quand l'autre devient le second, le point d'équilibre qui permet les déséquilibres. Les duos obligent à l'hyper présence autant qu'au dépassement de soi, et j'aime ça.

Depuis quelques années vous créez vos propres projets et plusieurs pièces personnelles ont permis au public de découvrir votre univers, dont le voluptueux « RA de MA ré » (2010) avec Raphaële Teicher, ou le « Pousser les bords du monde » (2012). C'est un chemin qui semble se dessiner à votre rythme, sans pression.

Je travaille en effet sans pression, sans attente autre que la découverte de ce que mon corps a à dire. J'ai besoin de temps pour créer. Selon moi l'écriture chorégraphique est avant tout un univers. La création d'un espace qui a son propre langage. Cela ne se fait pas en un jour. Et pour l'heure je ne me présente

pas comme chorégraphe mais plutôt comme artiste-interprète ou artiste-auteure. Une chorégraphe, c'est par exemple Maguy Marin : chaque pièce d'elle peut être absolument très différente l'une de l'autre, mais elle a un langage immédiatement reconnaissable. Son écriture chorégraphique est liée au rythme, à la façon de vivre le temps. C'est un travail très structuré, avec un rapport aux mathématiques qui sublime son sujet. Elle résiste ainsi à la boboisation actuelle de l'univers de la danse qui se montre trop frileux dans ses recherches... Et puis depuis plusieurs années, je me nourris d'un autre art. : le budo, que je pratique avec le maître Akira Hino. Si j'étais parfaitement consciente du paraître, avec lui la seule chose qui peut être vraie c'est le ressenti. Tout le reste n'est qu'illusion. Akira dit toujours : « feel », « feel », « don't think, feel ». Je n'ai réellement plus jamais dansé pareil après notre rencontre... On dépend tellement du miroir des autres, on nous fait grandir face à tant de ces miroirs, plus encore lorsqu'on est danseur. Cette rencontre m'a guérie de ça. Il m'a emmenée au contact d'une force différente, plus solide. Et si le Prix suisse de la danse m'honore aujourd'hui, c'est parce qu'il vient se poser sur cette structure personnelle qui s'est longuement et patiemment construite.

Compagne du performeur Yann Marrussich, avec qui vous avez eu un enfant, diriez-vous que vous vous nourrissez artistiquement l'un de l'autre ?

Yann est un immense lecteur, quelqu'un qui se nourrit de philosophie, de poésie. Je pique dans ses ouvrages ce qui m'interpelle et nous échangeons sur ce qui nous interroge... D'une certaine façon cela nous nourrit, mais nous sommes très indépendants. D'ici peu nous nous envolerons quelques mois pour l'Uruguay. Yann s'y produira et je souhaite de mon côté y poursuivre ma pratique du Tango. En 2010, en collaboration avec l'organiste Guy Bovet et la chorégraphe Noemi Lapzeson, j'avais interprété le « Tangos ecclesiasticos ». C'est une danse que j'aime profondément mais là-bas je n'ai aucun objectif particulier, si ce n'est avant tout découvrir la force vive de cette culture et de ses habitants, et me laisser emporter par le mouvement des rencontres...

Entretien réalisé par Karelle Ménine